

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

LES JUIFS DE QUMRÂN, NOS PÈRES

Étude parue dans le n° 343 (février 1998) de la Contre-Réforme Catholique au XX^e siècle, pages 1 et 2.

Il y a quelques années, l'abbé de Nantes, notre Père, entreprit de nous commenter l'Évangile de saint Jean, en communauté, pour notre retraite d'automne¹. Ou plutôt, il nous le fit revivre dans une mise en scène qui nous impliquait tous : nous étions invités, nous les frères et les sœurs, à jouer le rôle de jurés dans un grand procès en cour d'assises, où lui-même, notre prédicateur, se ferait notre conseil juridique, chargé de nous aider à former notre conviction. À la fin, chacun d'entre nous aurait à prendre ses décisions en son âme et conscience. Cela, du coup, nous rendit passionnément attentifs.

C'était, dès l'abord, très vivant. Notre retraite se déroula, dans le cadre d'une semaine, comme un "mystère" du Moyen Âge, où nous ne pouvions nous cantonner dans un rôle de figurant. Non seulement il nous fallait être assidus aux séances – comme il est de droit ! – mais nous devions être extraordinairement attentifs à peser le pour et le contre, à mesure que se déroulait le "*Procès de Jésus-Christ, Fils de Dieu*", qui est et demeure *le plus grand procès du monde*.

Saint Jean y paraissait comme le témoin privilégié, au-dessus de tout soupçon, témoin oculaire des événements ; sa déposition laissant paraître, à la fois, la *vérité* des faits rapportés et la *sincérité* de ses intimes convictions personnelles. Le procédé imaginé par notre Père prédicateur pour nous en pénétrer nous-mêmes, en nous instituant *jury* d'un tribunal, était d'autant plus heureux qu'il correspondait aux données les plus scientifiques de l'analyse littéraire. Nous avons eu l'occasion de nous en souvenir, l'an dernier, pour répondre aux attaques diffusées par la chaîne de télévision *Arte* au cours de la Semaine sainte, lesquelles visaient à mettre les quatre Évangiles en contradiction les uns avec les autres².

Selon saint Marc et saint Matthieu, Jésus fut condamné à mort à l'issue de deux séances du Sanhédrin. Saint Luc parle d'une seule séance. Saint Jean n'en mentionne aucune. Conclusion des auteurs de l'émission *Corpus Christi*, reprise du Père Boismard, dominicain, de l'École biblique et archéologique de Jérusalem : « *Il n'y a pas eu de procès devant le Sanhédrin* » ! Annie Jaubert avait déjà répondu, voici plus de trente ans, dans une savante étude qui ne laissait rien subsister de l'objection : non seulement le procès devant le Sanhédrin n'est pas absent du quatrième évangile, mais encore on peut dire qu'il en constitue le sujet unique, le remplissant tout entier, depuis l'enquête préliminaire menée par "les juifs" auprès de Jean-Baptiste (Jn 1, 19), jusqu'à leur décision de tuer Jésus (Jn 11, 45-53). De quels "juifs" est-il question ?

« En fait, c'est tout au long du quatrième évangile que Jésus a été affronté aux autorités juives. Les chefs d'accusation mis en relief dans le procès de Marc/Matthieu ont été développés dans les scènes de la vie publique : la parole

contre le Temple en Jn 2, 19 ; le thème du blasphème en Jn 10, 33. La même question lui a déjà été posée : "*Si tu es le Christ, dis-le nous clairement*." (Jn 10, 24) Il semble même que le jugement de Jésus devant les autorités juives ne cesse de hanter l'évangéliste. Il y fait allusion, à sa manière, au cours des très dures controverses de Jérusalem, en orchestrant par les thèmes du Jugement et du Témoignage le conflit de Jésus et des "juifs"³. » C'est précisément cet affrontement que nous devons étudier maintenant.

Sous l'appellation de "*première grande audience*", l'abbé de Nantes a déjà publié son commentaire des six premiers chapitres de saint Jean⁴. En trois *séances*, nous avons entendu *le témoignage de Jean le Baptiseur*, puis celui de *Jésus témoinant, seul, en sa propre cause*, à Jérusalem, en Samarie et en Galilée ; enfin, celui de Jésus encore, invoquant *le témoignage de son Père* à Jérusalem et en Galilée.

Il nous faut poursuivre et achever cette rédaction, avant que la chaîne *Arte* ne reprenne ses émissions de la Semaine sainte. Car ils recommencent ! Sept nouveaux "épisodes" viendront bientôt compléter les cinq de l'an dernier ; et toute la série sera diffusée dès ce mois de février à la *Télévision Suisse Romande*, puis sur *Arte* pour Pâques. Déjà, un numéro spécial de *Sciences et Avenir*, parfaitement scandaleux, fait l'article et laisse prévoir le scénario à prétention scientifique de ces nouvelles séances du "*Sanhédrin des vingt-sept*" convoqué pour condamner une nouvelle fois Jésus-Christ. Avec réhabilitation de Barabbas et de Judas (5^e et 7^e épisodes) !

N'oublions pas l'idée fixe qui gouverne cette "enquête" éhontée : « *Mettre au jour les origines de l'antisémitisme chrétien* »⁵ Évoquant le thème johannique du rejet de Jésus par "*les juifs*" (Jn 1, 19 ; 2, 18 ; 5, 10 et *passim*), les auteurs affirment, par l'entremise de Hyam Maccoby : « Le portrait des juifs demandant la crucifixion de Jésus est responsable d'avoir fait couler plus de sang juif dans toute l'Histoire que tout autre passage du Nouveau Testament. » Ce serait une "ré-écriture" de l'Histoire, mensongère et postérieure, œuvre des chrétiens qui, à la fin du siècle, "renversent les alliances" en exonérant les Romains, vrais responsables, et en incriminant les juifs, innocents. « Objectivement, les auteurs des Évangiles veulent en appeler aux Romains » pour se disculper, explique Maccoby, comme s'ils disaient : « *Ne nous punissez pas, ne nous persécutez pas en tant que juifs, nous ne sommes pas juifs, les chrétiens ne sont pas des juifs.* »

Un compatriote de Maccoby, longtemps chef de file du modernisme comme évêque anglican de Woolwich, le regretté John A. T. Robinson, notre ami, a déjà répondu dans son livre "*Redater le Nouveau Testament*" (Lethielleux, 1987) à cette affirmation selon laquelle « l'usage par saint Jean, dans son

(1) Retraite de Communauté 1990, *Saint Jean l'Évangéliste, témoin de Jésus au plus grand procès de l'histoire humaine*, série S110 (6 vidéos ou 12 cassettes).
(2) CRC n° 336, août 1997, *La vérité des Évangiles – Réponse aux "vingt-sept" d'Arte*. Cette étude a été également publiée dans le recueil *Bible, Archéologie, Histoire (BAH)*, éd. CRC, 1997, t. 2, p. 97 à 132. – (3) *BAH*, t. 2, p. 112. – (4) CRC n° 269, décembre 1990, p. 5 à 18, et *BAH*, t. 2, pages 133 à 148. – (5) *BAH*, t. 2, p. 100.

Évangile, du terme “*les juifs*” représente une perspective tardive et non juive ». Il suffit d’observer que la même expression est utilisée « à propos de la période la plus ancienne, par Paul, un Hébreu fils d’Hébreux (2 Co 11, 22-24), pour désigner ses compatriotes, avec la même objectivité sombre et le même détachement apparent que Jean »¹. En effet, l’Apôtre écrit aux Thessaloniens pour les féliciter d’avoir « *imité les Églises de Dieu dans le Christ Jésus qui sont en Judée* ». À cette Église de Thessalonique qu’il a fondée en l’an 50, au cours de son deuxième voyage missionnaire (Ac 17, 1-10), il déclare :

« *Vous avez souffert de la part de vos compatriotes les mêmes traitements qu’ils ont soufferts de la part des juifs : ces gens-là ont mis à mort Jésus le Seigneur et les prophètes, il nous ont persécutés, ils ne plaisent pas à Dieu, ils sont ennemis de tous les hommes quand ils nous empêchent de prêcher aux païens pour leur salut, mettant ainsi en tout temps le comble à leur péché ; et elle est tombée sur eux, la colère, pour en finir.* » (1 Th 2, 14-16)

JÉSUS ET SES « FRÈRES »

“Les juifs” sont non seulement une race, issue du sang d’Abraham, mais encore une communauté d’Alliance, liée par le rite de la circoncision, la pratique du sabbat, et surtout : l’attente du Messie qui doit naître de la famille de David et en recueillir la succession légitime.

Après l’exil, les “juifs” dépositaires de cette Alliance sainte sont les habitants de la Judée, à l’exclusion des Samaritains, excommuniés. Ce n’est pas tant leur sang mêlé, mais plutôt leur schisme qui exclut ces derniers de la communauté de l’Alliance. Comme Jésus le dit à la Samaritaine avec une parfaite aménité mais en toute vérité : « *Le salut vient des juifs.* » (Jn 4, 22)

Le quatrième évangile nous fait connaître “les juifs” au temps de Jésus, c’est-à-dire dans les années 29-30 de notre ère. Sous la plume de saint Jean, l’expression désigne le plus souvent les autorités de Jérusalem, légitimes dépositaires de cette Alliance ; en premier lieu les grands-prêtres, qui vont prendre la responsabilité de faire mourir Jésus.

Pendant, l’expression désigne souvent ceux qui ont cru en Jésus, fort nombreux, même parmi les autorités : « Mais à cause des pharisiens, ils ne se déclaraient pas, de peur d’être exclus de la synagogue, car il aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu. » (Jn 12, 42-43) Ces juifs-là ne se montrèrent donc pas des modèles de courage et de persévérance. Aussi « Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu’ils les connaissait tous et qu’il n’avait pas besoin d’un témoignage sur l’homme : car lui-même connaissait ce qu’il y avait dans l’homme. » (Jn 2, 23-25)

Venu rassembler son peuple, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, Jésus apporte donc la division parmi “les juifs”. « *Même ses frères ne croyaient pas en lui.* » (Jn 7, 5) À la lumière des manuscrits de la mer Morte, qui renouvellent entièrement notre connaissance des origines chrétiennes en nous révélant ce que nous avons appelé le “Moyen Testament”, nous avons établi que l’expression “les frères de Jésus” désignait ce milieu d’*anawim*, “pauvres d’Israël”, « vrais Israélites » (Jn 1, 47), où Jésus avait grandi, et où il recruta de nombreux amis et disciples².

Après que Jésus se fut déclaré, dans un discours plein d’une divine séduction, “*le Pasteur des brebis*”, « il y eut de nouveau scission parmi les juifs à cause de ces paroles. Beaucoup d’entre eux disaient : “*Il a un démon ; il délire. Pourquoi l’écoutez-vous ?*” D’autres disaient : “*Ces paroles ne sont pas d’un démoniaque. Est-ce qu’un démon peut ouvrir les yeux d’un aveugle ?*” » (Jn 10, 19-21)

À la suite de l’éclatant miracle de la résurrection de Lazare, l’enthousiasme est tel, à Jérusalem, que les grands-prêtres tiennent conseil avec les pharisiens : « *Si nous le laissons ainsi tous croiront en lui, et les Romains viendront et ils supprimeront notre Lieu Saint et notre nation.* » (Jn 11, 48) Comme dit Robinson avec un flegme tout britannique : « Ils ne le laissèrent pas faire et les Romains viendront quand même. »³

Jésus lui-même commença par ne pas se laisser faire, et ce fut un terrible affrontement, comme on va le voir. Aux accusations d’être un samaritain (schismatique), un possédé (8, 48), un séducteur (7, 46-47), un fou (10, 20), un blasphémateur (5, 18 ; 10, 33), Jésus répond avec des mots d’une violence effrayante, mais non pas inouïe. Depuis les découvertes de Qumrân, ces altercations font écho à celles qui opposaient esséniens et pharisiens dans leur polémique séculaire. Jésus accuse “les juifs” de ne pas avoir l’amour de Dieu (5, 42), de ne pas pratiquer la Loi (7, 19), de n’avoir aucune intelligence des Écritures (5, 39), de préférer la gloire humaine à la gloire de Dieu (12, 43), d’être non pas enfants d’Abraham mais fils du diable, menteurs et homicides comme leur père (8, 44). De tout cela, les esséniens accusaient déjà les pharisiens.

Cette simple constatation, inscrite dans les textes, renverse toute la perspective moderniste selon laquelle l’arrière-fond du quatrième évangile serait la guerre que se font la Synagogue et l’Église primitive, *à la fin du premier siècle*. Il s’agit de tout autre chose ! La découverte des manuscrits de Qumrân a confirmé le témoignage de Jean : au temps du Christ, les pharisiens n’étaient pas les plus religieux des juifs, loin de là ! Le rouleau des “*Hymnes*”, découvert dans la grotte n° 1, est rempli de malédictions contre la secte – car c’en est une ! – des pharisiens, dénoncée comme « une congrégation de fausseté et un comité de violence » (1QH 6, 5). Hommes puissants, ils ont adressé au peuple des paroles trompeuses et leur influence est telle qu’ils « ont empêché ceux qui avaient soif de s’abreuver à la boisson de la connaissance » (1QH 4, 11). Ces hommes sont des interprètes de mensonge et d’égarement ; le psalmiste les désigne d’une expression remarquable : « Ceux qui recherchent les choses flatteuses (*halâqôt*) », c’est-à-dire qui retournent la Loi (1QH 2, 15 et 32 ; cf. Isaïe 30, 10). Le jeu de mots est évident avec *halâkhôt*, “règles de conduite”, dont la recherche était l’unique pensée des pharisiens, comme elle reste aujourd’hui encore l’unique pensée des rabbins, leurs successeurs. Mais les juifs vraiment religieux ne s’y trompaient pas : « Les hypocrites ! Ce sont des pensées mauvaises qu’ils méditent. Ils te recherchent avec un cœur double et ils ne sont pas établis dans ta vérité. » (1QH 4, 13-14 ; cf. Ps 12, 3-4) Tels ils étaient en face du Maître de justice de Qumrân, cent cinquante ans plus tôt, tels nous les retrouvons en face de Jésus.

Les Pharisiens sont des aveugles volontaires (Jn 9, 39-41) ; dans leur prétention à conduire les brebis d’Israël, il ne sont que des voleurs et des brigands (10, 8), des mercenaires (10, 12-13). Ce ne sont pas là des injures gratuites, est-il besoin de le préciser ? La preuve que Jésus a dit vrai, c’est la Passion et la Mort qui s’ensuivront pour lui, où l’on verra les autorités juives, aveuglées par la haine meurtrière qui les dresse contre leur Roi, apostasier pour obtenir sa mise à mort : « *Nous n’avons d’autre roi que César !* » (19, 15) En cela, ils vérifièrent l’appellation de “Maison d’Absalom” que leur donne le *Commentaire d’Habacuc*, trouvé dans la grotte n° 1, du nom du fils de David révolté contre son père (2S 13-20). Car ils se sont fait de la Loi un bastion dressé contre l’attente du Messie, fils de David, roi sage et juste, objet de la promesse depuis les temps antiques, sans cesse rappelée par les prophètes.

Mais voici que nous sommes convoqués pour la deuxième audience. Soyons attentifs !

(1) Robinson, *op. cit.*, p. 360. – (2) CRC n° 316, octobre 1995, p. 9, et BAH, t. 2, p. 60. – (3) Robinson, *op. cit.*, p. 363.

LA PASSION DU SEIGNEUR

Étude parue dans le n° 347 (juin 1998) de la Contre-Réforme Catholique au XX^e siècle, pages 9 à 26.

Saint Jean a donné à son Évangile le genre littéraire d'un témoignage rendu à Jésus dans le Procès qui l'a opposé aux "juifs", et qu'Il a perdu, Lui, l'Innocent. Avec l'audace du disciple bien-aimé, confident du Verbe de Dieu, saint Jean entend montrer ce Procès dans sa plus grande extension, depuis l'Origine jusqu'à la Pentecôte, comme la confusion et la perte de l'Adversaire de Jésus, et sa victoire à Lui, le resplendissement de sa Justice à Lui, visibles aux saints, invisibles aux impies. En même temps qu'il témoigne en faveur de l'Accusé, à l'encontre des "juifs", ses accusateurs, l'Évangéliste prend son lecteur pour juge, l'invitant à se prononcer en cette cause, contre le "monde" dont l'erreur et l'injustice succède à celle des juifs.

Le Prologue est l'attestation première et dernière de l'Évangéliste en faveur de Jésus, où il proclame d'emblée et définitivement l'identité pleine et entière de son Maître, Dieu fait homme, telle que déjà toute autre attestation ou preuve serait

superflue. Mais son dernier mot annonce que non seulement, avant lui, Jean-Baptiste a témoigné en sa faveur, mais que lui-même, Jésus, s'est constitué en témoin de la VÉRITÉ. Il l'a "dévoilée", et cette révélation constitue la substance du témoignage de l'Évangéliste, que nous avons entendu au cours des deux "audiences" en lesquelles nous l'avons cru (*chapitres 1 à 6 dans la CRC n° 269, décembre 1990, p. 5-18, in BAH, t. 2, p. 133-148 ; et chapitres 7 à 12 dans la CRC n° 343, février 1998, p. 1-22, supra, p. 7-26*).

Maintenant, l'Heure est venue : Jésus s'avance vers la mort, dans une marche de gloire ascendante extraordinaire, unique, divine. Mais auparavant, écoutons avec quelle bonté et sollicitude il y prépare les siens. À la manière de saint Matthieu, saint Jean a rassemblé deux discours "d'adieux" en un seul. Notre Père reconstitue celui que Jésus a prononcé avant de souffrir, le séparant de celui de la veille de l'Ascension¹. Suivons-le.

L'ULTIME TÉMOIGNAGE DE JÉSUS

XIII 1. « *Avant la fête de la Pâque...* » Non pas "la veille" mais *avant*. Saint Jean reste à dessein dans le vague. Il n'estime pas nécessaire de préciser que Jésus a mangé la Pâque le mardi soir, en suivant le calendrier de Qumrân, et non pas le vendredi, selon l'*Ordo* en vigueur au Temple².

2. « *Au cours d'un repas...* » Si Jean ne précise pas la nature de ce repas, il en souligne à la fois la solennité et l'intimité. Annie Jaubert a montré que, si le récit de l'institution eucharistique manque chez Jean, celle-ci est annoncée par le grand développement du chapitre 6 sur le Pain de vie : « *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* » (6, 51 ; cf. 1 Co 11, 24 ; Lc 22, 19) Préfigurée dans les noces de Cana, l'Eucharistie est encore présente sous le symbolisme de la Vigne du chapitre 15. Bref, « l'auteur n'a pas répété un épisode connu, dont il exploite ailleurs la signification doctrinale »³.

« ... *Alors que déjà le diable avait mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le livrer...* » Déjà, à la fin du discours eucharistique de Capharnaüm qui annonçait la Cène, Jésus déclarait : « *Ne vous ai-je pas choisis, vous les Douze ? Et pourtant l'un de vous est un diable ! (diabolos)* » (6, 70) Au repas de Béthanie, en prélude inquiétant, Judas, « *qui allait le livrer* » (12, 4), avait protesté contre le geste d'amour de Marie : « *Pourquoi ce parfum n'a-t-il pas été vendu trois cents deniers qu'on aurait donnés à des pauvres ?* » (12, 5) Finalement, Judas vendra son Maître pour « *trente pièces d'argent* » (Mt 26, 15 ; 27, 3-9) : le montant fixé par la loi de Moïse pour compenser la perte d'un esclave ! (Ex 21, 32 selon Septante)

L'humilité et le dévouement de l'esclave.

4. « *Il se lève de table, dépose ses vêtements et, prenant un linge, il s'en ceignit. Puis il met de l'eau dans un bassin et il commença à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.* » Geste d'esclave. Le Maître se fait esclave par amour des siens : dans cet abaissement est déjà signifié le mystère de la Croix que Jésus va accepter de porter pour le salut du monde. Le lavement des pieds n'est pas un sacrement, mais le symbole du sacrifice fondateur de tous les sacrements, le sacrifice de la Croix.

6. « *Il vient donc à Simon-Pierre, qui lui dit : "Seigneur, toi, me laver les pieds ?" Jésus lui répondit : "Ce que je fais, tu ne le sais pas à présent ; tu comprendras tout à l'heure."* » Jésus va en effet donner l'explication lorsqu'il aura repris sa place de Maître (*didaskalos*) et de Seigneur (versets 12 à 15). « *Pierre lui dit : "Non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais !"* »

On s'y croirait : on voit la mimique de Pierre retirant ses pieds avec un geste d'enfant craignant l'eau froide !

« *Si je ne te lave pas, tu n'as pas de part avec moi.* » Celui qui refuse le symbole, le signe de la Croix, se sépare de Jésus. Alors, Simon-Pierre fait volte face : « *Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête !* »

Si Jésus avait répondu que Pierre n'avait pas besoin de se laver les mains, mais seulement les pieds, c'eût été poser une nouvelle énigme, observe le Père Lagrange⁴.

« *Jésus lui dit : "Qui s'est baigné n'a pas besoin de se laver ; il est pur tout entier."* » Alors, pourquoi la lotion ? Jésus va le dire tout à l'heure.

(1) Il a des prédécesseurs en cette exégèse. Dans *Le sens des paroles du Christ*, DDB 1940, p. 49, le Père René Thibaut, s.j., écrit : « Les évangélistes ne font nulle part profession de ranger les *logia* dans l'ordre où ils furent prononcés. Les "blocs" de saint Matthieu rapprochent des paroles émises en des temps fort éloignés (voir, par exemple, le *Discours de la mission*, X) ; nous pensons que saint Jean a fait entrer dans le *Discours après la Cène* du Jeudi saint (XIII-XVI) les annonces de la venue du Saint-Esprit, mieux à leur place, nous semble-t-il, le jeudi de l'Ascension. » Quelques années plus tard, l'abbé R. Ernst publiait une étude exploitant systématiquement cette hypothèse : *Unseres Herrn Abschiedsreden vor seinem Leiden und seiner Himmelfahrt* ("Le dernier discours de Notre-Seigneur avant sa Passion et son Ascension"), Eupen 1946. – (2) *Bible, Archéologie, Histoire* (BAH), éditions CRC 1995, t. 1, p. 38-43. (3) Annie Jaubert, *Les séances du sanhédrin et les récits de la passion*, Revue de l'histoire des religions, 166 (1964), p. 162. – (4) M.-J. Lagrange, *Évangile selon saint Jean*, Gabalda 1947, p. 354.

et non plus « *vous me verrez* » (verset 16) ; c'est bien lui qui viendra vers ses disciples désolés, au matin de Pâques, pour leur rendre une joie inamissible, parce que Jésus ressuscité ne meurt plus ; il siège et règne pour toujours, hors d'atteinte.

23. « *Ce jour-là, vous ne me poserez aucune question. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, pour que votre joie soit complète. Tout cela, je vous l'ai dit en figures. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en figures, mais je vous entretiendrai du Père en toute clarté. Ce jour-là, vous demanderez en mon nom et je ne vous dis pas que j'interviendrai pour vous auprès du Père, car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'aimez et que vous croyez que je suis sorti d'auprès de Dieu.* »

Il est vrai que le grand jour de la Résurrection répondra bientôt à toutes les questions. Passons le verset 28 et allons directement à la réponse des disciples :

JÉSUS S'AVANCE SEUL VERS LA MORT, DANS UNE MARCHÉ DE GLOIRE ASCENDANTE, EXTRAORDINAIRE, UNIQUE, DIVINE

Satan entre dans le Jardin.

XVIII 1. « *Ayant dit cela, Jésus s'en alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron.* » À mille ans de distance, Jésus, le fils de David, Fils de Dieu, franchit le même torrent du Cédron que David, son père, fuyant Absalom son fils rebelle et le traître Ahitophel : « *Le roi se tenait dans le torrent du Cédron et tout le peuple défilait devant lui en direction du désert.* » (2S 15, 23)

« *Il y avait là un jardin dans lequel il entra, ainsi que ses disciples.* » Ce jardin est la figure de celui des origines ; Jésus y entre comme un nouvel Adam. Mais pour être vraiment symbolique du Paradis terrestre, il faut que ce soit un vrai jardin où Jésus aimait venir, contrairement à ce que pensait Loisy. C'était vraiment un endroit qu'un ami de Jérusalem leur prêtait, où l'on était bien pour se reposer, à l'abri des recherches de la police et de la surveillance des ennemis. On était heureux dans ce jardin. Jésus s'y rend avec les siens, après les avoir purifiés et sanctifiés par le lavement des pieds.

Au Paradis terrestre aussi, Adam et Ève étaient purs et parfaitement heureux, et cependant le serpent survint qui troubla la fête. Ici, de même. Voici l'intrusion de Satan :

« *Or Judas, qui le livrait, connaissait aussi ce lieu, parce que bien des fois Jésus et ses disciples s'y étaient réunis. Judas donc, menant la cohorte et des gardes détachés par les grands prêtres et les pharisiens, vient là avec des lanternes, des torches et des armes.* »

Judas, c'est Satan, selon cette parole prononcée par Jésus à la fin du discours sur le Pain de vie : « *L'un d'entre vous est un diable (diabolos).* » (6, 70) Pourtant, ne nous y trompons pas : le traître a beau guider les soldats, il n'est pas l'acteur principal de l'arrestation de Jésus. C'est Jésus qui reste le maître de tout : il va lui-même au-devant d'eux.

4. « *Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui advenir, sortit et leur dit : "Qui cherchez-vous ?" Ils lui répondirent : "Jésus le Nazôrien." Il leur dit : "C'est moi" (egô eimi).* »

Ainsi s'accomplit la parole qu'il avait dite : « *Je suis le bon pasteur ; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* » (Jn 10, 11) « *C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre. Personne ne me l'enlève ; mais je la donne de moi-même.* » (10, 17-18)

« *Or Judas, qui le livrait, se tenait là, lui aussi, avec*

29. « *Ses disciples lui disent : "Voilà que maintenant tu parles en clair et sans figures ! Nous savons maintenant que tu sais tout et n'as pas besoin qu'on te questionne. À cela nous croyons que tu es sorti de Dieu."* »

Jésus promettait la pleine clarté pour plus tard. Mais eux croient déjà tout comprendre, dès « *maintenant* », parce qu'il a deviné leurs pensées et interrogations secrètes sur la signification de « *encore un peu* » ! Jésus ne les contredit pas, mais il leur annonce qu'ils vont être dispersés :

31. « *Jésus leur répondit : "Vous croyez à présent ? Voici venir l'heure – et elle est venue – où vous serez dispersés chacun de votre côté et me laisserez seul. Mais je ne suis pas seul : le Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses pour que vous ayez la paix en moi. Dans le monde, vous aurez à souffrir. Mais gardez courage ! J'ai vaincu le monde."* »

La prédiction, inattendue, bien préparée cependant, n'est que trop claire. Aussi l'Évangéliste reprend son récit, soudain dramatique.

eux. Quand Jésus leur eut dit : "C'est moi", ils reculèrent et tombèrent à terre. »

Egô eimi, JE SUIS, est le nom divin que Jésus a déjà revendiqué avec éclat au cours de sa vie publique. Par trois fois, il le fait encore resplendir à la face de ces gens venus pour l'arrêter comme un malfaiteur, mais qui ont peur de Lui.

7. « *De nouveau il leur demanda : "Qui cherchez-vous ?" Ils dirent : "Jésus le Nazôrien." Jésus répondit : "Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez ceux-là s'en aller", afin que s'accomplît la parole qu'il avait dite : "Ceux que tu m'as donnés, je n'en ai pas perdu un seul."* » Les disciples se disperseront en effet, comme Jésus l'avait annoncé (16, 32) ; mais pas tout de suite :

10. « *Alors Simon-Pierre, qui portait un glaive, le tira, frappa le serviteur du grand prêtre et lui trancha l'oreille droite.* » Le Père Daniélou rapproche ce fait de ce qu'écrivit Flavius Josèphe à propos des esséniens : « *Ils voyagent sans rien emporter que des armes contre les brigands.* »¹ Nous savons même par saint Luc que les disciples disposaient de « *deux épées* » au moment de l'arrestation de Jésus (Lc 22, 38). Il n'en faut pas davantage pour que Brandon fasse des disciples des « *maquisards zélotes* » ! Sottise reprise avec faveur par Sean Freyne dans l'épisode "Temple" diffusé sur Arte au mois d'avril dernier.

Avec raison, Daniélou rapproche la première partie de la phrase de Josèphe (« *Ils voyagent sans rien emporter* »), de la recommandation de Jésus aux disciples qu'il envoyait dans les villes et villages pour prêcher sa doctrine : « *Ne portez ni sac ni besace.* » (Lc 10, 4) Il serait aisé de multiplier les indices qui rattachent le cercle des parents, disciples et amis de Jésus aux esséniens, au plus loin des « *maquisards zélotes* »² !

Saint Jean nomme le serviteur du grand prêtre auquel Pierre a coupé l'oreille droite : Malchus. Parce qu'il s'attache à dire non pas tout, mais seulement ce qui est utile à son dessein, il ne raconte pas le miracle par lequel Jésus guérit cet homme en lui touchant l'oreille, précisant seulement, comme saint Luc, qu'il s'agit bien de l'« *oreille droite* » (Lc 22, 50-51). En revanche, il nomme Pierre, ce que ne fait pas Luc. Pierre qui vient de se déclarer prêt à mourir pour son maître, ne comprend donc rien aux desseins du Cœur de Jésus, comme au lavement des pieds.

(1) Jean Daniélou, *Les manuscrits de la mer Morte et les origines du christianisme*, Orante éd., 1975, p. 29. – (2) BAH, t. 1, p. 87.

« LE SALUT VIENT DES JUIFS »

Étude parue dans le n° 352 (janvier 1999) de la Contre-Réforme Catholique au XX^e siècle, pages 1 à 18.

AVANT - PROPOS

par l'abbé Georges de Nantes

(Ps 14,7) בְּשׁוֹב יְהוָה שְׁבוּת עִמּוֹ

Mon frère,

Après le livre du Père Boismard *À l'aube du christianisme, avant la naissance des dogmes*, voici un *Essai sur les origines du christianisme*, sorti cette année de la même École biblique française de Jérusalem, de la plume du Père Étienne Nodet, dominicain, avec la collaboration du Père Justin Taylor, de la Société de Marie.

Édouard Cothenet, mon estimé confrère de séminaire, juge, avec raison, que « pour celui qui essaie de se tenir au courant des recherches actuelles, la manière dont le Père Boismard pose les problèmes nous reporte loin en arrière »... au temps de **Loisy** ! (*La Croix* du 18 décembre 1998) Notez que cette remarque superficielle ne nous avance guère... Vous aviez déjà fait l'analyse critique de cet ouvrage dans une étude approfondie dont le titre consonne avec le jugement de Cothenet : *Le chant du cygne de l'exégèse moderniste* (CRC n° 349, septembre 1998, p. 11-18, *infra*, p. 149-156).

Cette fois, Nodet et Taylor nous "reportent" plus "loin" encore "en arrière", et n'en sont que plus fiers : à **Renan** ! Ils s'attaquent non pas aux dogmes mais à nos sacrements catholiques, « deux rites fondamentaux et complémentaires : le baptême et l'eucharistie, l'un commandant l'accès à l'autre » (p. VII).

Le sous-titre de l'ouvrage : *Une secte éclatée*, exprime le résultat de cette étude. « Le milieu d'origine se rattache aux esséniens, chez qui le baptême sanctionne un parcours d'initiation, et dont le geste communautaire essentiel est un repas eschatologique où dominant le pain et le vin, mais pris en quantités symboliques. C'est au sein de cette culture marginale qu'une transformation profonde s'est opérée, dont le moment décisif fut le contact avec les païens. » (*ibid.*) Tout est dit dès cette première page de la Préface. Remarquez que le nom de Jésus n'apparaît même pas dans cette explication "transformiste". Sa personnalité n'apparaîtra pas davantage tout au long d'une savante enquête de 426 pages, aboutissant à cette profession de foi : « Renan, qui sous le second Empire ne pouvait connaître les découvertes accumulées depuis plus d'un siècle, avait certainement raison de dire que le christianisme est un essénisme qui a largement réussi. » Disciples du vieil apostat, nos deux religieux lui reprochent seulement d'être « trop romantique » (p. 420).

Mon frère, il fallait donc que vous repreniez la plume afin de réfuter tout cela ; la tâche était bien ardue, mais c'était pour l'honneur de Notre-Seigneur et de son Église. Je vous ai donné quand même un point de repère, une idée-force pour guider votre étude critique : « *Le salut vient des Juifs*. » Cette parole de Jésus (Jn 4, 22) aurait dû garder Renan de son erreur, comme elle avait tiré la Samaritaine de la sienne, la conduisant à adorer et aimer en Lui « *le Sauveur du monde* » (Jn 4, 42). Depuis Renan, l'apostasie a fait de redoutables progrès. Le livre de Nodet est un tissu serré de références tous azimuts, faisant appel à une incroyable accumulation de données savantes. Son frère dominicain, le Père Théry, évoquant l'exégèse coranique, parlait de "paniers de fiches" !

Il fallait répondre au plus haut niveau et il me semble que vous avez très bien réussi. Il n'empêche que votre étude paraîtra difficile à nos lecteurs habituels. J'en tracerai donc le sommaire afin de leur rendre la lecture plus aisée, et d'autant plus passionnante.

* * *

Pour retrouver le terrain solide de notre foi dogmatique, qui se révèle être exactement celui de l'histoire vraie, il suffit de suivre la succession des événements selon la chronologie établie par les documents, à l'encontre des bouleversements que lui imposent les présupposés modernistes des auteurs, hier Boismard et l'équipe d'Arte, aujourd'hui Nodet et son porte-coton, Taylor. La véritable *histoire des origines du christianisme* tient ainsi en trois grandes étapes. Il y eut d'abord le temps de **Jésus**. Puis celui de l'**Église** qu'il a fondée et qui lui succède aussitôt, dès l'an 30 ; n'oublions pas Bossuet : « *L'Église, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué* ». Enfin, après la ruine de Jérusalem, vers 90, se dressera la *Synagogue*, pour les combattre l'un et l'autre, Lui en Elle.

I. Jésus, le Sauveur du monde (Jn 4, 42).

... *Jésus, de qui vient le salut, dont le patriarche Joseph est la figure dans l'Ancien Testament. D'où la référence mise en exergue de la première partie de votre étude, résumant la mission de Joseph en vue de laquelle Dieu permit le mal que lui firent ses frères : « Sauver la vie à un peuple nombreux » (Gn 50, 20).*

Jésus Fils de Dieu Sauveur est Juif, étant né à Bethléem de Judée, de la Vierge Marie.

La Guerre juive sera le châtement de cette obstination, selon la prophétie de Jésus (Mc 13). Mais elle n'y mettra pas fin. Sous la protection des Romains, Yoḥanan b. Zakkaï fonde une école qui prend la succession des anciennes confréries, et donne naissance à ce que nous appelons aujourd'hui la "tradition rabbinique". Avec une incroyable énergie, les pharisiens reconstituèrent une nouvelle "tradition" juive, comme leurs ancêtres à Babylone ! Tandis que les chrétiens échappés de Jérusalem trouvèrent les Églises de la diaspora prêtes à les accueillir au nom du Christ, seul *Sauveur du monde*.

Bilan : le salut revient aux juifs.

Le livre de Nodet et Taylor est la triste illustration de l'apostasie dont l'Église est aujourd'hui le théâtre, du haut en bas de la hiérarchie. Raison de plus pour nous d'entendre l'avertissement de saint Paul : « *Ne va pas te glorifier aux dépens des branches* », autrement dit : des juifs. « *Ou si tu veux te glorifier, ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte.* » (Rm 11, 18) D'où l'exergue de cette conclusion pleine d'une inconfusable espérance, annonçant l'accomplissement de la promesse... pour bientôt ! « *Lorsque Yahweh ramènera les captifs de son peuple.* » (Ps 14, 7)

« LE SALUT VIENT DES JUIFS »

par frère Bruno Bonnet-Eymard

Par cette parole, Jésus répond à la question que lui pose la Samaritaine : « *Est-ce sur cette montagne – le Garizim, où les Samaritains avaient bâti un temple – ou est-ce à Jérusalem qu'est le Lieu où il faut adorer ?* » (cf. Jn 4, 20) Pour répondre à l'inquiétude qui point soudain sous cette question sur la vraie religion, Jésus abandonne le ton de l'ironie sur lequel il avait engagé le dialogue, pour adopter celui du colloque intime. Dans son commentaire du quatrième Évangile, l'abbé de Nantes écrit : « Dans une absolue clarté, il en appelle à sa foi : "*Crois-moi, femme !*" lui demande-t-il, avant de délivrer à cette rien-du-tout la plus admirable et décisive doctrine... Fallait-il qu'il l'aime et qu'il désire de déverser sur elle son fleuve d'eau vive pour qu'à son tour elle en répande la richesse parmi les siens !

« Écoutons ces immortelles paroles : "*Crois-moi, femme ! L'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père*". Il est donc, Lui, du côté de l'Unique Dieu, qu'il nomme Père. "*Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des juifs*".¹ »

Au même moment où Jésus laisse cette "rien-du-tout" apercevoir son rang de Fils de Dieu, il se solidarise avec les "juifs" : « Ici, Jésus se met du côté des adorateurs de Dieu ; n'est-il pas homme semblable à nous ? Et du côté des juifs, membre de ce peuple élu dont l'alliance mosaïque, et la Loi et les sacrifices du Temple sont, encore à cette heure où il parle, le seul salut, pour eux mêmes, mais en espérance pour toute la terre...¹ »

Le Père Étienne Nodet, o.p., dans son *Essai sur les origines du Christianisme*², « cherche un contexte plausible » à la réponse que Jésus fait à la Samaritaine, et il trouve facilement dans le champ immense de sa fantastique érudition : « Il suffit de considérer, dans d'éventuelles confréries incluant des Juifs et des Samaritains, la jonction d'opposants aux deux cultes, ou aux deux sacerdoce. » (p. 200) Entendez : à la fin du I^{er} siècle.

Cette affirmation donne le ton, l'esprit, la méthode de cet ouvrage, commandés par un seul présupposé : cette parole ne *peut pas* être sortie de la bouche de Jésus ! Une note achève de nous égarer au plus loin de la Personne de ce divin Sauveur au moment où celui-ci délivre la plus sublime révélation qui fut jamais : « Avec même une idée de substitution au sacerdoce héréditaire », ajoute le savant dominicain, en se référant au talmud de Babylone !

Rien d'étonnant : nous connaissons l'homme par sa participation à l'émission dite *Corpus Christi* diffusée sur la chaîne Arte pendant la Semaine sainte depuis deux ans. Il écrit : « La

question du monopole juif ("*le salut vient des juifs*", dit Jésus) n'est pas vraiment nouvelle, puisque déjà les réformes d'Esdras et Néhémie avaient pour objet de faire d'un groupe très restreint de *juifs* le véritable Israël, excluant notamment les circoncis voisins. » (p. 381)

C'est là un point de vue "*sectaire*", expliquent les auteurs en préface. Selon eux, « esséniens et disciples de Jésus d'abord, puis ensuite les fondateurs du judaïsme rabbinique (tannaïtes) sont au départ des milieux marginaux très traditionnels, aux traditions orales ésotériques, c'est-à-dire non publiées *ad extra*. On peut les qualifier de sectes, au sens où chaque groupe ou sous-groupe juge être le véritable Israël,

GLOSSAIRE

Agada. Développements légendaires dont les rabbins ont orné leurs commentaires de l'Écriture sainte (cf. CRC n° 289, p. 11, n. 3).

Mishna. Collection des développements juridiques apportés par les rabbins aux lois bibliques (II^e siècle ap. J.-C.).

Prémices. Premiers fruits agricoles, offerts à Dieu lors de la fête de la Pentecôte.

Septante (LXX). Traduction grecque du Pentateuque, établie à partir du III^e siècle av. J.-C. par les juifs d'Alexandrie travaillant sur des manuscrits hébreux aujourd'hui disparus. Selon une légende consignée dans la lettre du Pseudo-Aristée, cette traduction aurait été effectuée à la demande du roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe par soixante-douze docteurs israélites, d'où son nom de "septante" qui ne devrait désigner que le Pentateuque. En fait, il a été étendu à toute la Bible grecque existant à l'époque du Christ et utilisée par l'Église chrétienne primitive, citée par les Apôtres et les Pères de l'Église jusqu'au cinquième siècle de notre ère.

Talmud. Commentaire de la *Mishna*, constitué de deux collections : le talmud de Jérusalem (V^e siècle ap. J.-C.) et le talmud de Babylone (VI^e siècle ap. J.-C.).

Tannaïtes. Nom donné aux maîtres fondateurs de la tradition rabbinique, auteurs de la *Mishna*.

Targum. Traduction de la Bible hébraïque en langue araméenne, augmentée de nombreuses paraphrases (à partir du II^e siècle ap. J.-C.).

Texte massorétique (TM). Texte hébreu de la Bible, fixé par les rabbins de Yabné (fin du I^{er} siècle ap. J.-C.), vocalisé par les rabbins d'Irak et de Palestine appelés "Massorètes" (*hommes de la tradition*), au VI^e siècle ap. J.-C. (cf. BAH, t. 1, p. 121).

(1) G. de Nantes, *Le témoignage de Jean au procès de Jésus-Christ, Fils de Dieu, le plus grand procès du monde*, CRC n° 269, décembre 1990, p. 12 ; étude reproduite dans BAH, t. 2, p. 142. – (2) Étienne Nodet et Justin Taylor, *Essai sur les origines du Christianisme. Une secte éclatée*, Cerf 1998.

⁵² [Car il n']

[avaient rien compris] au sujet [des pains,]

[mais] leur [cœur était fer-]

mé. ⁵³ Et ayant traversé,

[Ils arrivèrent à] Gennésareth [et]

accostèrent. ⁵⁴ [Et dès qu'ils furent sortis...]

[συνηκαν] ε[πι τοις αρτοις]

[αλλ ην α]υτων η [καρδια πεπωρω]

[μεν]η και τι [απερασαντες]

[ηλθονεις γε]ννησ[αρετ και]

[προσωρμισ]θησα[ν και εξελ]

Fragment 5 de la grotte 7, grandeur réelle, avec la traduction du passage de l'Évangile selon saint Marc dont il est le vestige (Mc 6, 52-53), laissant hors des crochets les mots dont le papyrus conserve un élément.

qualifie celui qui l'emploie, car la citation n'est même pas exacte. Loisy écrivait : « *Jésus annonçait le Royaume et c'est l'Église qui est venue.* » L'Église, c'est-à-dire sa hiérarchie succédant aux Apôtres, avec ses sacrements et ses « Écritures » légendaires. Comme le remarquait Ellis, l'idée selon laquelle la mise par écrit de la tradition apostolique « aurait commencé seulement quand l'attente de la fin imminente de cet âge-ci se fut atténuée, s'effondra avec la découverte des manuscrits de la mer Morte : la secte de Qumrân se considérait comme « la dernière génération » (1 QpHab 2, 7 ; 7, 2), s'attendant à une fin imminente, mais produisit néanmoins un vaste *corpus* de littérature¹ »

Dans le même article, Ellis ajoutait d'ailleurs que « la circonstance qui donna lieu à des enseignements écrits dans le christianisme primitif fut la distance géographique, non la distance chronologique. C'est évident dans le cas des lettres de Paul et du Décret de Jérusalem (Actes des Apôtres, chapitre 15) mais une situation similaire, sur une échelle plus réduite, se présenta également pour la mission de Jésus.² »

LA "SOURCE" UNIQUE : JÉSUS !

Perrot continue : « Ensuite, Matthieu et Luc ont repris, aménagé, ce texte de Marc, en fonction de leurs Églises, et puis aussi en fonction d'autres traditions qui leur étaient propres. » Il faudrait les situer après 70, dans les années 80.

C'est là le second principe et fondement de l'exégèse moderniste, formulé par Étienne Trocmé : « On est contraint à faire des comparaisons par exemple entre les Évangiles, pour savoir quel est le texte le plus ancien, quelle est la relation entre les différents récits qui visiblement ne sont pas indépendants les uns des autres, mais nous posent des problèmes de relations entre eux. C'est un travail très hypothétique et très difficile à conduire jusqu'à des conclusions absolument formelles. Ce qui explique qu'il y ait des opinions divergentes sur la question. Alors, il y a des opinions divergentes qui sont peu vraisemblables parce qu'elles sont mal fondées, et il y en a d'autres qui ne sont pas invraisemblables parce qu'elles sont argumentées et qu'elles reposent sur des constatations effectives. »

Évidemment, Étienne Trocmé se situe lui-même dans la bonne catégorie : celle des auteurs qui expriment des opinions qui ne sont pas invraisemblables. Mais nous ne saurons pas lesquelles : il ne reparaitra plus. Sa déclaration illustre bien une remarque de Riesenfeld constatant au congrès d'Eichstätt, en octobre 1992, que « deux cents ans de recherches n'ont pas encore abouti à un accord, même approximatif, sur la question des relations mutuelles entre les Évangiles synoptiques.³ »

Lors de ce Congrès, le même Riesenfeld a énoncé le seul principe fécond qui renvoie toutes les « opinions divergentes » au rayon des accessoires inutiles : « *Il faut réfléchir à la relation de cause à effet. Les Évangiles sont conditionnés dans leur naissance et leur signification par la personne, la vie et la prédication de Jésus.* »⁴

La « source » (*Quelle*, en allemand), objet de la discussion des « chercheurs » et des ridicules diagrammes du Père Boismard, dessinés au marqueur pour montrer comment un auteur « utilisait », « copiait » ou « transformait » un autre, la *source* à laquelle personne ne songe, ni Boismard, ni Sevrin, ni Geoltrain, ni aucun des « vingt-sept »... *c'est Jésus-Christ !* Matthieu, par exemple, appelé par Jésus en Personne, alors qu'il était « assis au bureau de péage » de Capharnaüm, et qui, « se levant, le suivit » (Mt 9, 9), n'avait pas besoin d'attendre la publication de l'Évangile de Marc, pour rédiger le sien. Carsten Peter Thiede a écrit là-dessus une page suggestive, rafraîchissante, qui lave l'esprit des propos insipides, inutiles voire apostats et blasphématoires, des « vingt-sept ».

Qui était saint Matthieu ? Il pourrait bien s'être dépeint lui-même en rapportant, en « exclusivité », ces paroles de Jésus : « Ainsi donc tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable à un propriétaire qui tire de son trésor du neuf et du vieux. » (Mt 13, 52) « Le mot grec *grammateus*, traduit généralement par « scribe », dénote plus précisément celui qui maîtrise bien l'art d'écrire. » Il faut se représenter le rédacteur de l'Évangile, ancien « officier responsable du bureau des péages (*télônès*) » comme un homme fortuné (Lc 5, 29) et cultivé, un scribe lettré, parlant couramment l'araméen et le grec, plutôt que comme un « professeur de la Loi », un « rabbin scribe »⁵.

« CELUI QUE JÉSUS AIMAIT »

Et le « Disciple bien-aimé », sujet de l'émission ? Alan Culpepper le nomme pour la première fois, à la vingt-cinquième minute de l'émission, mais il faut attendre encore dix minutes pour entrer dans le vif du sujet par la voix d'Anath : « Le chapitre 21 du quatrième Évangile désigne « *le disciple que Jésus aimait* » comme l'auteur du texte. Dans les dernières lignes, nous lisons en effet : « *C'est ce disciple qui témoigne de ces faits et qui les a écrits, et nous savons que son témoignage est véridique.* » Mais quel est ce disciple, dont le nom n'est pas cité ? Qui est l'auteur de l'Évangile selon Jean ? »

L'émission *Corpus Christi* nous a présenté, au cours de l'un des épisodes diffusés l'an dernier, le petit fragment de l'Évangile de saint Jean, datant du début du II^e siècle, conservé à la bibliothèque John Rylands de Manchester, comme le plus ancien manuscrit du Nouveau Testament⁶. C'était mentir

(1) Cité in BAH, t. 1, p. 106. La référence désigne le rouleau du *Commentaire d'Habacuc*, ou *Pésher* (p) *d'Habacuc* (Hab), trouvé dans la première grotte de Qumrân (1Q). – (2) Ibid. – (3) Harald Riesenfeld, *Nouvel éclairage sur la naissance des Évangiles*, Eichstätt Studien, cité in CRC n° 294, août-septembre 1994, Résultats du Congrès d'Eichstätt, BAH, t. 1, p. 80. – (4) Ibid. – (5) Carsten Peter Thiede et Matthew d'Ancona, *Témoin de Jésus*, Robert Laffont, 1996, p. 30-32. (6) Cf. BAH, t. 1, p. 103.